

arrivait à la ferme des Bergères, apportée par un exprès aux jarrets solides qui, allant au pas gymnastique, n'avait pas mis plus de vingt minutes à faire le trajet.

Le papier bleu des télégraphes fut remis au fermier, plié et cacheté.

—Tiens, tiens, fit Verdret après avoir lu, et en se grattant l'oreille, voici du nouveau ; mais pourquoi me demande-t-on cela ?

—Je ne comprends pas non plus, dit la fermière qui lisait par-dessus l'épaule de son mari.

—C'est signé Gaspard, murmura le fermier.

—Je vois bien, mais nous ne connaissons pas ; qu'est-ce que c'est que Gaspard ?

—Je l'ignore comme toi.

—Vas-tu répondre ?

—Dame... oui. Ça ne nous coûtera rien, puisque la réponse est payée.

—Oui, la réponse est payée, dit le messager ; vous n'avez qu'à l'écrire et je l'emporterai ; je suis autorisé à la recevoir.

—C'est bon, dit la fermière ; mais je crois bien, Jérôme, que tu dois montrer cette dépêche à notre maître.

—Je suis de ton avis.

M. de Miray était à ce moment aux Bergères ; du reste, il s'était installé dans le pavillon abandonné par la comtesse Paule et il était plus souvent maintenant à la ferme qu'à Grenoble et au château de Verdraine.

—Eh bien, Jérôme, reprit la fermière, va voir le maître ; en t'attendant ce brave garçon va se rafraîchir.

—Ma foi, ma bonne dame, dit l'homme, c'est pas de refus.

—Vous avez chaud, et, bien sûr, une grande soif.

—La dépêche était pressée et il paraît que la réponse l'est encore plus ; j'ai couru tout le long du chemin.

Verdret, ayant le télégramme en main, se rendit auprès de son maître.

—Hein, qu'est-ce que c'est que cela ? demanda M. de Miray.

—Une dépêche qu'un exprès vient d'apporter de Plogny.

—Et que dit-elle cette dépêche ?

—Voyez, monsieur, lisez.

De Miray prit le papier et le parcourut rapidement du regard.

—Oh ! oh ! fit-il.

Puis après un silence, il murmura :

—Voilà qui est singulier, qu'est-ce que cela signifie ?

—Monsieur de Miray veut-il me dire ce qu'il faut répondre ?

—L'homme qui a apporté cette dépêche est encore là ?

—Oui, il attend en buvant un coup.

—Fort bien.

Et de Miray se mit à réfléchir.

—Parbleu, se dit-il au bout d'un instant, du moment que le nommé Gaspard veut savoir si la comtesse de Verdraine est partie des Bergères avec ses enfants, c'est que, par suite d'un événement quelconque, la mère a été séparée de ses petits, les a perdus et qu'on ignore ce qu'ils sont devenus.

Mais, reprit-il, si la comtesse réclame ses enfants, les cherche, on sait qu'elle les a emmenés avec elle ; alors je ne comprends plus rien à cette dépêche. Décidément, c'est étrange...

La dépêche est expédiée de Belley, et la réponse doit être adressée à Bellombe. Pourquoi à Bellombe ? Voici le dixième jour que la comtesse a quitté les Bergères ; où est-elle, maintenant ?... Et ce Gaspard, qui est-il ? Comment sait-il que la comtesse de Verdraine demeure aux Bergères et n'y est plus ? Quel intérêt peut-il avoir à s'occuper des deux enfants ? Du diable si je m'explique la moindre chose de tout cela.

Enigme, énigme !

Ce qui me paraît certain, c'est que le sieur Gaspard pourrait me renseigner au sujet de la comtesse, qui a su échapper aux trois hommes que j'ai lancés à sa recherche. Tous trois sont revenus à Grenoble sans avoir rien pu découvrir. Les maladroits ! Je les payais bien et je vois qu'ils m'ont mal servi... Comme s'il était impossible de se mettre sur la piste d'une femme qui court les grandes routes à pied, traînant deux enfants à ses jupes !

Ah ! ce qu'ils ont fait, je le devine ; ils se sont réunis et, en se moquant de moi, ils ont bu et mangé mon argent dans quelque cabaret.

C'est bien, j'en trouverai d'autres qui mettront plus de dévouement, plus de cœur à me servir. Certes, il ne manque pas d'individus à la ville toujours prêts à faire n'importe quelle besogne pour quelques pièces d'or.

Je vais partir pour Grenoble, et ce soir j'aurai trouvé un homme sûr, habile, intelligent qui se mettra immédiatement en route pour Bellombe. À n'importe quel prix il faut que je sache ce qui se passe, que j'aie l'explication de cette dépêche ; il faut surtout que je la retrouve !

Allons, allons, la belle comtesse n'est pas encore perdu pour moi !

Ayant ainsi raisonné et décidé ce qu'il allait faire, de Miray prit une feuille de papier sur laquelle il écrivit la réponse à la dépêche :

« La comtesse de Verdraine est partie il y a dix jours, emmenant ses enfants.

Et il signa : « VERDRET, fermier des Bergères. »

—Voilà la réponse, dit-il, en remettant le papier à Verdret. Je vous ai évité la peine de l'écrire.

—Merci bien, monsieur.

—Et puisqu'elle est si pressée, ajouta de Miray, que le messager reprenne toute de suite le chemin de Plogny.

Lorsque Mercédès arriva à Bellombe, six heures sonnaient à l'horloge de la paroisse. Elle fit arrêter la voiture à l'entrée du village, mit pied à terre, donna dix francs de pourboire au cocher et le congédia.

Sur le bas de la porte d'une maison, un paysan d'une vingtaine d'années, ayant les mains dans ses poches, contemplant la voyageuse, comme en extase.

Le cocher avait fait tourner son cheval et s'éloignait au petit trot, non sans avoir beaucoup remercié la belle dame inconnue.

Mercédès appela le jeune paysan par ces mots :

—Monsieur, veuillez, je vous prie, venir jusqu'à moi.

Le paysan sortit ses mains de ses poches, se découvrit et s'approcha d'un air assez embarrassé.

—Monsieur, lui dit Mercédès, voulez-vous m'être agréable et gagner en même temps cette pièce de cinq francs.

—Et tout de même, madame.

—En ce cas, mon ami, voici d'abord la pièce de cinq francs.

Le garçon prit la pièce timidement, puis, plus crânement, la glissa dans sa poche...

—Maintenant, reprit Mercédès, vous allez prendre ma valise qui est un peu lourde pour mes bras et mes mains, et vous me conduirez à la demeure de M. Gaspard.

—Ah ! le père Gaspard, je le connais bien ; c'est moi qui lui a défrié une pièce de terre qu'il a achetée au mois de mars et où il a planté des pommes de terre qui sont superbes ; c'est un bon zig, le père Gaspard ; nous l'appelons le père Rigolo, parce qu'il a toujours à tirer de son sac des histoires drôles.

La jeune femme ébaucha un sourire.

—Eh bien, mon ami, dit-elle, veuillez me conduire.

Le paysan prit la valise, que ses bras musculeux, habitués à piocher la terre, trouvèrent peu lourde, et se mit en marche.

Au bout de dix minutes, il s'arrêta devant la maison de l'ancien saltimbanque et cria du dehors :

—Hé, monsieur Gaspard, hé, c'est une visite qui vous arrive.

La porte de la maison s'ouvrit presque aussitôt et Gaspard, écarquillant de grands yeux étonnés, s'avança à la rencontre de la voyageuse, qui lui tendit sa main, en disant :

—Bonjour, monsieur Gaspard.

—Bonjour, madame, répondit-il.

Le brave homme était tout interloqué.

Mercédès prit la valise des mains du jeune paysan.

—Mon ami, lui dit-elle, je vous remercie, je n'ai plus besoin de vous, vous pouvez vous en aller.

—Merci, madame, répondit le gars.